

lumineux dossier qu'il rapportait de ses multiples pérégrinations avait été enregistré au ministère des Affaires étrangères.

Le diplomate, qui pouvait joindre à ses titres celui d'économiste distingué, emporta les plus flatteuses félicitations du ministre, qui lui promit une nouvelle mission, dans un délai assez court.

Firmin avait pu se consacrer à la vie de la famille. Il s'était un peu étonné en découvrant qu'elle avait des enchantements insoupçonnés de lui jusqu'alors.

Ingénument, il montra son état d'âme à Carmen, qui le regarda stupéfaite. Il sourit complaisamment, très satisfait de montrer à sa femme qu'elle ne le connaissait pas encore.

L'harmonie la plus complète semblait régner dans la propriété du Parc-des-Princes.

Georges, cependant, ne jouissait pas d'une quiétude d'esprit aussi complète qu'il l'eût désiré.

Nous savons combien M. de Kerlor était peu fait pour une existence sédentaire.

Il s'étonnait lui-même de pouvoir rester ainsi dans l'inaction, admirant une fois de plus sa femme qui savait le retenir ainsi auprès d'elle.

C'est lui qui recherchait le joug, c'est lui qui trouvait un plaisir indicible à s'enchaîner, à se faire son esclave volontaire.

Hélène n'abusait pas de son pouvoir ; sa tyrannie était si douce que Georges ne pouvait pas s'y soustraire.

Cependant, la naissance de Jean avait rappelé aux deux époux qu'ils ne devaient pas s'absorber ainsi dans une félicité excluant tout ce qui n'était pas leur amour.

Le réveil s'était produit. Leur bonheur entraînait dans une nouvelle phase, mais leur imposait d'autres devoirs.

Hélène, dans sa gravité attendrie, l'avait fait doucement observer à son mari.

Georges avait embrassé sa femme et s'était écrié :

— Il faut penser à l'avenir de Fanfan !

Les deux époux, par cette froide soirée de décembre, étaient au salon en compagnie de Firmin et de Carmen.

La comtesse douairière, conservant les habitudes de Bretagne, autant que les obligations mondaines le lui permettaient, s'était couchée de bonne heure.

Saint-Hyrieix, enfoui dans un grand fauteuil, plongé dans la lecture du *Journal Officiel*, des *Débats*, édition rose, et du *Temps* ne prenait plus part à la conversation.

Carmen, isolée, travaillait à un ouvrage au crochet.

Annette Kerjean avait couché le petit Fanfan, que ses parents avaient couvert de baisers avant qu'on l'emportât dans son berceau.

Christiern, le lévrier suédois, assistait à ce coucher. La queue frétilleuse, il paraissait beaucoup s'intéresser à cette opération.

Ses tendres yeux avaient regardé alternativement tous les assistants, puis s'étaient fixés sur Fanfan.

Si le chien avait pu parler, il aurait dit certainement :

— Quand est-ce donc que ce petit garçon pourra jouer avec moi ? . . . Je suis tout prêt à le porter sur mon dos et à le ravir par mes cabrioles . . . Car je suis un bon chien, moi ! . . . Tout le monde le sait bien ici . . . Je suis obéissant, sage, dévoué . . . Est-ce que je ne pourrais pas commencer par rester au pied de ce berceau ? . . . Ce serait si bien ma place !

Georges et Hélène se serrèrent les mains.

— Fanfan n'a pas été long à s'endormir, dit Kerlor.

— Le cher mignon a joué toute la journée ; il était fatigué.

— Comme il est heureux, lui !

— Et toi, Georges, ne l'es-tu pas ?

M. de Kerlor reprit d'une voix grave :

— Au point que je m'inquiète parfois de ce bonheur si parfait.

Hélène le regarda, subitement attristée.

— Oui, poursuivit M. de Kerlor, et vous-même, ma chère femme, vous avez des soucis, bien que vous fassiez tout au monde pour que je ne m'en aperçoive pas.

— Vous vous trompez, mon ami.

— Pourquoi vous en défendre ? Ne vous ai-je pas dit déjà qu'il était nécessaire de nous préoccuper de l'avenir de notre fils ?

C'était en effet la deuxième fois qu'il prononçait cette phrase.

— N'est-ce pas un peu tôt ? fit Hélène en retrouvant son adorable sourire.

Georges poursuivit :

— Si nous étions seuls, je vous étonnerais par ma philosophie et je ne demanderais rien de plus au monde que de vivre en nous aimant, mais nous avons un enfant !

— Vous voulez qu'il soit riche ?

— Je veux qu'il puisse dignement porter son nom.

— Cela sera.

— Il faut pour cela que je répare la brèche faite à notre fortune.

— Mais, mon ami, la somme qui me revient de la succession de

mon père n'est-elle pas à peu près égale à celle que vous avez perdue ?

— Ces Mexicains qui doivent la verser tiendront-ils leurs engagements ?

— Je le crois.

— Ils ont montré tant de duplicité envers votre père, qu'il est bien permis de douter de leur sincérité future.

— Cependant, mon ami, vous avez examiné les termes de la transaction intervenue ; maître Nerville, avec son expérience des affaires, a trouvé tout cela régulier ; je me demande si je dois partager vos craintes.

M. de Kerlor répondit :

— Ces gens doivent effectuer un premier versement le 15 avril prochain . . .

— Nous saurons donc bientôt s'ils feront honneur à leurs signatures.

Georges eut un mouvement.

— Je vous demande pardon, ma chère Hélène, de troubler votre quiétude . . . Vous savez que je ferais tout au monde pour vous éviter un ennui ; mais vous me permettrez de m'exprimer librement.

— Certainement, Georges.

— Eh bien ! j'admets que vous rentriez en possession de cinq cent mille francs dont on a voulu vous spolier . . . Je n'aurais pas, moi, réparé l'imprudence que j'ai commise en confiant la fortune de Kerlor à ce Ronan-Guinec, à ce misérable !

Les yeux du comte étaient devenus soudainement très durs tandis que ses poignets se crispèrent nerveusement.

Hélène eut un doux geste pour apaiser cet emportement naissant. Elle répondit :

— Je ne veux pas disculper cet homme.

— Vous n'y parviendriez pas.

— Seulement, je vous ferai observer, mon ami, que cet argent aurait pu être perdu le plus loyalement du monde.

— Et comment cela ?

— Ne voit-on pas tous les jours des spéculations, qui paraissent très sûres, très honorables et qui se terminent par la ruine ?

— Si je n'avais pas été volé . . .

— Il faut oublier ce déboire.

— A la condition de le réparer . . . C'est vrai, Hélène, votre raisonnement est juste ; mais précisément, puisque aujourd'hui la fortune est aussi difficile à acquérir qu'à garder, puisque les besoins de la vie moderne augmentent sans cesse, puisqu'il faut beaucoup travailler pour être à l'abri d'une catastrophe comme celle qui a failli nous ruiner, je veux que notre fils n'ait pas à redouter ces brusques fluctuations de la fortune . . . Voilà pourquoi j'entends reconstituer son patrimoine d'abord et l'augmenter ensuite.

La jeune mère s'écria :

— Vous n'aurez pas plus d'ambition que moi quand il s'agira de notre fils . . . Je vous approuve sans réserve . . . Seulement, mon cher bien-aimé, attendons que Jean ait un peu grandi.

M. de Kerlor eut un geste de vivacité, un léger frapement des pieds comme s'il ne voulait pas admettre le moindre obstacle. Il reprit :

— L'inaction me semble coupable.

— Par exemple !

— Je voudrais déjà être à l'œuvre . . . Pour vous, Hélène, pour notre petit Jean.

— Que comptez-vous faire ?

— Mes projets sont encore vagues ; je ne commencerai à les mettre à exécution que lorsqu'ils seront solidement établis et que vous les aurez approuvés . . . Cela ne tardera pas.

M. de Saint-Hyrieix se leva.

— Dites donc, Kerlor, fit-il, vous savez qu'ils n'ont eu en réalité que douze voix de majorité.

Georges crut entendre de l'hébreu.

— Mais oui, expliqua Firmin, il y a eu des rectifications au procès-verbal de la dernière séance . . . Il aurait suffi de changer la couleur de sept bulletins pour que le ministère fût renversé.

Georges entendait mieux, mais il n'était pas précisément disposé à suivre son beau-frère sur le terrain politique.

— Ils ont du plomb dans l'aile, poursuivit Saint-Hyrieix . . . Ces gens-là tomberont avant la fin du mois . . . Alors, Birague viendra . . . Je défie le président de faire un autre choix.

Et comme M. de Kerlor ne répondait pas, Firmin lui tendit le journal qui avait de vagues apparences de Bible, tant les feuillets en étaient nombreux, à cause de la discussion interminable de la veille.

— Tenez, mon cher Kerlor, voyez vous-même l'*Officiel*.

— Grand merci ! répliqua le comte, je craindrais de vous en priver.

— Vous n'en voulez pas ? . . . Eh bien ! je vais relire les discours avant de m'endormir.

Il se tourna vers sa femme :

PIERRE DE COURCELLE

A suivre